

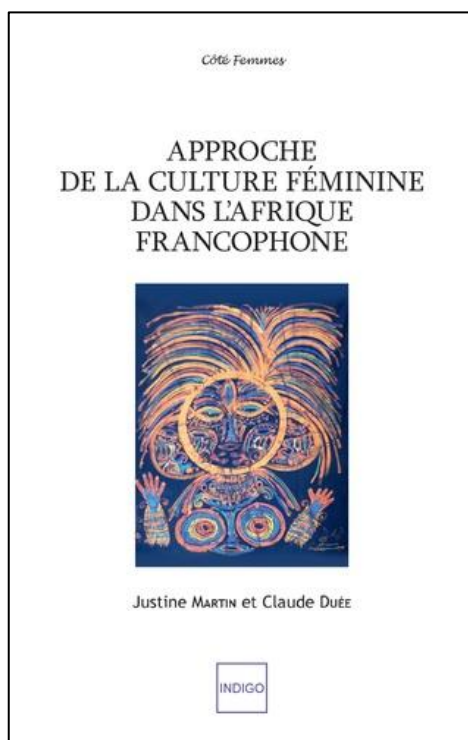
JUSTINE MARTIN ET CLAUDE DUÉE (EDS.)

Approche de la culture féminine dans l'Afrique francophone

Paris: INDIGO & Côté-femmes éditions, 2021.

M^a PAZ JIMÉNEZ CAPARRÓS

UNIVERSIDAD DE MURCIA



Un chapitre en guise de prélude des six articles qui composent le volume se fait pour déclencher notre ouvrage: “La culture par la voix des femmes de l’Afrique francophone: identité et féminisme africain et *afropéen*”. Une présentation avec certains coups de pinceau brefs mais profonds des parties du texte qui éveille l’intérêt et la motivation envers une lecture attentive avec vivacité.

Mar Pozuelo et Lulu Limu Aluba, dans son chapitre “Témoignages et visions de femmes africaines” nous présentent une étude dont leur but principal est celui de composer une toile de réponses aux questions posées en rapport à la culture féminine sur l’Afrique francophone. Les chercheuses réalisent l’étude à travers les témoins réels de six femmes au Burkina Faso

qui appartiennent à trois générations différentes. Une ample gamme de femmes qui nous offrent une richesse dans les données obtenues: “On réussit un rapprochement à la définition de la culture féminine en rapport aux arts et aux lettres, aux modes de vie, aux droits fondamentaux de l’être humain, aux systèmes de

valeurs, aux traditions, aux croyances” (63)⁵. La première génération se compose de Monique Ilbaudo et Irène Tassebédó, la deuxième génération de Kady Traoré et d’Olga Indigo, et la troisième génération de Gloria Guissou et de Tipoko Zongo. De plus, Thérèse et Delphine Ouedraogo sont deux femmes clés dans ce chapitre. Des femmes hétérogènes chargées de différences géographiques et générationnelles qui montrent leurs réalités dans la société africaine francophone depuis des domaines variés tels que la politique, la danse, la télévision, la peinture, le sport, la littérature, l’entreprise, pour aboutir ainsi dans une étude révélatrice qui ouvre cet excellent volume.

“Symboles et signifiés culturels dans les représentations africaines de la maternité et du couple primordial” est l’intéressant chapitre qui suit et qui appartient à l’anthropologue Javier García Bresó. L’auteur nous procure des similitudes qui existent au sein des cultures pour l’art de représenter et donc, de sculpter, entre les pays africains, et voire, entre les pays du monde, car “le cerveau humain fonctionne de la même manière pour tout le monde” (98). Des symboles et des signifiés culturels de groupes ethniques africains comme les Dogon, les Bambara et les Bamana du Mali, les Ashantis du Ghana, les Senoufos et les Baoulés de la Côte d’Ivoire, se découvrent dans le chapitre pour se comparer d’une façon interculturelle en tout ce qui concerne la représentation de la femme. L’anthropologue explique une base d’analyses déjà menées par Frazer, à propos de la “femme héraldique” pour nous submerge alors dans les études profondes développées par lui-même. Des études qui versent sur les représentations artistiques de la femme sur les “couples primordiaux”, et les “maternités” dans le peuple africain en tenant en compte leurs influences européens. Une contribution interculturelle de la main d’un grand spécialiste qui met la maternité et la procréation comme figures partagées et clés dans la société africaine d’après ses minutieuses analyses.

L’article de María Teresa Pisa Cañete s’intitule “L’image de la mère dans *La femme aux pieds nus* et *Petit Pays*. Souvenirs d’enfance dans un contexte de guerre”. Il s’agit d’une analyse comparative entre deux récits, *La femme aux pieds nus* de Scholastique Mukasonga et *Petit Pays* de Gaël Faye. Deux textes autobiographiques où la figure de la mère s’y place au centre des histoires. En s’appuyant sur la méthodologie de Lejeune, María Teresa nous introduit dans les détails à propos de la représentation de la mère chez Scholastique Mukasonga et chez Gaël Faye. L’auteure extrait soigneusement des exemples de ces deux récits d’enfance qui renforcent l’image reflétée et leurs rôles des mères. Certes, les deux mères, Yvonne et Stefania, “deviennent les héroïnes de ces deux textes” (131). Malgré les conflits civils racontés dans les deux ouvrages, ce sont l’admiration et l’amour filial, maternel et familial les axes centraux des récits qui servent à María Teresa à nous consolider, à nouveau, sur la puissance du traitement de l’image de la femme dans la société africaine.

⁵ Toutes les références mentionnées appartiennent à notre volume cible, car uniquement la page sera indiquée.

À travers l'article "Identités et multiplicités des langues et des cultures africaines dans *Rouge impératrice* de Léonora Miano", Julie Corsin nous présente son analyse exhaustive qu'elle exécute en réfléchissant sur la dense œuvre, *Rouge impératrice* chez l'écrivaine Franco-Camerounaise, Léonora Miano. Curieuse longue texte qui nous déplace à l'Afrique du XXI^{ème} siècle pour y signaler certains thématiques liées à l'identité, au genre, à la langue, à la culture. De cette façon les lecteurs découvrent des personnages au continent du Katiopa qui "vivent aux frontières qui vont permettre de pacifier ces conflits" (174), ces conflits de "luttres identitaires, pauvreté et marginalisation" (174) qu'on connaît dans l'Afrique de nos jours. Au fur et à mesure que la lecture de *Rouge impératrice* s'effectue, Julie Corsin souligne ses méritoires découvertes au sujet, par exemple, du plurilinguisme. Une diversité de langues exposées, qui s'élargissent même à la langue de signes, pour donner la parole "aux Africains, Afropéens, ou aux Afrodescendants" (175) qui se succèdent dans les pages de cet œuvre. Donc, Julie Corsin et aussi, Léonora Milano, nous offrent une jeteuse chance pour découvrir des témoins sur les pensées, les vécus, les sentiments, les changements, des habitants du pays africain dont l'analyse au moyen de ce volume s'effectue.

Le cinquième chapitre s'intitule "J'ai découvert que j'étais noire quand...": la décolonisation de l'imaginaire chez les Afropéennes francophones dans *Ouvrir la voix* d'Amandine Gray" et il a été écrit par Salah J. Khan. Un film se trouve au milieu de cette partie, *Ouvrir la voix*. En effet, il s'agit d'un documentaire qui contient vingt-quatre témoins de femmes vivant en France et en Belgique dont leurs origines se trouvent en Afrique. Vingt-quatre femmes *Afropéennes* qui prennent la parole pour nous dévoiler leurs parcours vital d'après leurs identités variées dans les seize chapitres qui forment le documentaire. Des expériences marquées par un processus d'acculturation et d'intégration raconté par elles-mêmes tout au long des témoignages où leurs religions, leurs conditions sexuelles, leurs couleurs de peau, leurs états mentaux, leurs sentiments déterminent leurs vies comme femmes: "(...) des femmes qui doivent aussi se libérer de la violence, pour ne pas finir en "zombie" aussi bien physiquement que mentalement, et notamment émotionnellement, comme nous l'avons vu dans les témoignages des femmes (...) (199).

Par la suite, une autre direction d'analyse s'ouvre dans ce livre au moyen du chapitre "Penser/panser en images le corps de la femme noire africaine: les cas des photographes Zanele Muholi et Aïda Muluneh". Martha Asunción Alonso emploie la photographie comme voie d'étude de la société africaine et en concret, de la femme africaine. Les photographes Muholi et Muluneh "illustrent bien la tendance générale à l'engagement chez les artistes africaines du visuel" (210). Du fait que toutes les deux photographes seront comparées par Martha à l'aide de leurs admirables séries de photographies. De nombreux portraits, par exemple, de femmes lesbiennes noires, d'hommes homosexuels, et aussi, des images qui reflètent les problématiques sociales et humanitaires de ce peuple africains tels que la sécheresse ou le manque d'aliments, servent pour y arriver aux rapprochements et divergences entre les deux photographes. "La différence fondamentale et la plus

évidente, dès la première approche, se trouve dans la palette chromatique déployée” (211). Bien que leurs univers coloristes et poétiques soient différenciés, Martha Asunción rehausse les multiples points en commun qui possèdent les deux photographes autour de la figure féminine: “(...) nous semblent construire à l’internationale une image de la femme africaine diverse, activiste, engagée, complexe, féministe, politisée, fière de sa différence, émancipée et qui réussit. La femme africaine su XX^{ème} siècle” (220). Une analogie entre images, couleurs et nuances qui dessinent une autre description de la culture féminine.

Dans le dernier chapitre “Les Africaines de la littérature leclézienne: individualités ou symboles?” écrit par María José Sueza Espejo, il se met sur le tapis l’ouvre du prestigieux prix Nobel Le Clézio. Une analyse qui la chercheuse María José Sueza développe en posant son attention principalement sur les figures féminines évoquées par Le Clézio dans ses récits *Gens des nuages*, *L’Africain*, *L’arbre Yama* et *L.E.L. Derniers jours*, sa nouvelle *Barsa ou Barsaq* et ses romans *Onitsha* et *Désert*. De cette manière, cette méticuleuse étude débouche sur démontrer que “la femme africaine leclézienne dépasse son individualité pour devenir le symbole et la représentation groupale des filles ou des femmes dont les histoires vraies ont inspiré les récits lecléziens” (252).

Pour conclure, le chapitre final du volume apparaît pour arriver au cercle complet. Quelques pages dédiés à mettre un dernière touche à ce volume: “Un imaginaire de la femme. Est-ce possible?”. Laura González Rufo et Claude Duée exposent leurs réflexions après les études accomplies dans cet ouvrage. Un ensemble de considérations déduites de ce qu’on connaît après avoir en profité de cet éclatant tome. Étant donné que notre volume analysé appartient à un trilogie de trois ouvrages vouées à la “culture féminine francophone dans différents continents” (264), les convergences entre la figure de la femme en Amérique et Afrique se découvrent, et elles continueront à être évidentes dans le troisième ouvrage où la femme en Asie s’analyse.

En bref, nous sommes donc face à un volume qui rassemble des informations d’une qualité irréprochable sur une thématique énormément pertinente: la culture féminine. En fait, cet ouvrage fournit à la société des connaissances dignes d’être exposées à propos de nombreuses pièces qui composent la culture des femmes, dans ce cas, des femmes africaines francophones. Une élégante souffle de connaissances qui s’obtient grâce aux études approfondies provenant de sources variées depuis perspectives africaines, afropéennes et occidentales. Effectivement, une approche en profondeur de la culture féminine dans les pays africains et dans les pays du monde en général, qui apporte à l’Humanité des savoirs, sans doute, essentiels et nécessaires dans le présent et dans le futur.